**Synode régional Sud-Ouest**

**17-19 novembre 2017 – Montauban**

**Message introductif – Alain Pélissier, président**

Dans le Bas-Quercy, qui est l’un des deux secteurs du Montalbanais, j’avais des catéchumènes qui faisaient tous du rugby.

Le premier jeu de la séance de KT consistait donc invariablement à savoir lequel d’entre eux était sorti indemne des entraînements et matchs.

J’avais droit, sans arrêt, à de la terminologie rugbystique dans nos échanges.

Je vais, à mon tour, l’employer.

Sur un terrain, il paraît qu’il faut faire preuve de « lucidité », sinon l’équipe court à la catastrophe. Alors soyons lucides.

L’Eglise protestante unie, notamment en Sud-Ouest, marque « des essais », mais elle n’arrive pas à « les transformer ».

Et comme nous sommes dans « un crunch » -autrement dit, dans un moment crucial-, il va falloir faire « des ascenseurs », c’est-à-dire soulever le partenaire pour qu’il attrape le ballon.

C’est la raison pour laquelle ce synode est un peu « une chandelle » ; la chandelle, c’est lorsqu’un joueur renvoie un ballon très haut afin de laisser au reste de l’équipe le temps de se rendre au point de chute du ballon pour le récupérer.

Nous allons pendant le synode faire « l’ascenseur » -c’est-à-dire s’entraider-

et « la chandelle » -c’est-à-dire réfléchir.

Vous avez dans le dossier synodal une multitude de chiffres et de constats. Nous devons nous laisser interroger par eux sans les mettre sous le tapis

Les raisons sont multifactorielles. Certaines sont des évolutions sociétales.

 J’en note quatre :

* Une volonté affirmée et affichée d’une partie de la société de réduire la religion, la question spirituelle, à un espace privé.
* La très mauvaise image collée aux basques des religions. Elles sont perçues comme ferment d’intolérance.
* L’Eglise est très optionnelle, puisqu’on n’a plus besoin d’elle pour croire.
* Le protestant en France n’est plus celui qui n’est pas catholique puisque l’église du même nom est devenue minoritaire et l’agnosticisme majoritaire.

Nous sommes bien dans un crunch, un moment crucial.

Cela pèse sur l’évolution à l’intérieur de notre Eglise. Les enfants de protestants ne s’inscrivent plus majoritairement dans les pas de leurs parents. Le nombre de foyers connus diminue sensiblement.

Nous en avons pris conscience. Nous avons perçu la nécessité de favoriser tant l’accueil que la rencontre.

Nous étions persuadés de notre ouverture. La création de très nombreuses associations de même que l’investissement assez exemplaire des protestants dans la vie sociale et démocratique plaident en notre faveur.

Notre théologie, notre langage sont perçus comme plutôt modernes.

Eh bien malgré tout ça, nous avons dû mesurer que nous n’étions pas aussi accueillants, aussi ouverts, aussi accessibles que nous l’avions imaginé.

Certes, nous sommes rejoints par un nombre de personnes loin d’être négligeable. Elles se trouvent bien dans la foi vécue de façon luthéro-réformée.

Mais reconnaissons qu’elles deviennent membres de notre église parce qu’elles l’ont vraiment cherché et voulu.

Notre histoire, notre théologie, notre individualisme agissent comme des freins.

**L’histoire.**

Notre église a été mise au ban et traquée dans son pays pendant 250 ans.

Cela crée quelques réflexes.

Le premier est d’être attaché, jusqu’à l’excès, à la liberté de conscience. Nous ne voulons pas surligner ce à quoi nous croyons, pour respecter cette liberté.

Le deuxième réflexe est qu’il y a, en nous, la volonté de nous tenir en retrait. Ne pas faire de bruit pour ne pas gêner.

Les nombreux sites internet locaux un peu en jachère en sont l’une des illustrations alors que tous nos contemporains utilisent internet pour en savoir plus sur n’importe quel sujet depuis 20 ans.

**Notre théologie.**

Nous avons une expression de foi exigeante et compliquée. En plus, nous n’avons pas des gestes ou des signes, ou des rites.

Cela nous va. Cela nous correspond. Nous proposons des débats, des prédications, des articles riches, sans toujours prendre en compte que la culture biblique contemporaine avoisine dangereusement le zéro pointé.

Les parpaillots d’hier ne sont pas ceux d’aujourd’hui. Nous percevons tous, en recevant les familles pour les actes pastoraux, à quel point elles se sont éloignées de la culture biblique et ecclésiale.

**Notre individualisme exacerbé.**

Luther, Calvin, Zwingli, et d’autres, ont ouvert un boulevard fabuleux au respect et à l’intelligence du prochain, en développant une notion fondamentale, cardinale : la liberté de conscience.

« Je peux me présenter seul devant Dieu et devant la Bible», c’est un message de la Réforme. C’est un souffle de liberté.

Mais, nous avons réduit comme peau de chagrin l’utilité, les bienfaits de la communauté. Seuls la bible et le journal comptent.

Le mouvement s’amplifie car le collectif est de plus en plus perçu comme un lieu de contraintes. Alors, nos contemporains préfèrent avoir comme seul référentiel l’individualité -leur individualité.

Cela s’imprime aussi dans le rapport à l’institution. Je perçois souvent dans notre fonctionnement d’église que le ressenti immédiat du pasteur, du CP, de la communauté tend à devenir la boussole. Alors il faut rappeler les choix antérieurs, les orientations partagées, les repères communs.

De ces constats nous en avons conclu :

* Qu’il fallait ensemble réinventer notre manière d’être Eglise et de tenir, à la fois, la fidélité et le renouvellement. C’est un sacré programme !
* Qu’il fallait ensemble devenir une Eglise de témoins. L’ancien président du conseil national Laurent Schlumberger a parlé « d’une église attestataire, ou confessante » : c’est-à-dire, précise-t-il « dire ouvertement, clairement, nettement, publiquement, sans ambage, en toute franchise, à découvert, en confiance, pour tout dire en clair » ce que sont nos convictions.

Maintenant, faisons un tableau avec deux colonnes pour y mettre non des chiffres mais des mots.

Dans la première colonne, une face de notre protestantisme : invisible, compliqué et individualiste ;

dans la seconde colonne, la caractéristique d’une église confessante : un témoignage public et à découvert.

Vous relèverez sans doute que le passage de la première à la seconde colonne n’est pas une évidence, mais presque au contraire un passage insurmontable.

La marche est haute. Or, nous sommes vraiment dans « le crunch », dans le moment crucial. Ce n’est pas une figure de style.

L’habit d’invisibilité dont nous nous sommes recouverts n’est pas initialement protestant.

Luther a témoigné, et on sait avec quelle force, de sa rencontre avec Dieu.

La Réforme a mis toute son énergie pour diffuser les Ecritures au plus grand nombre. Elle a développé un immense effort de prédications sous toutes ses formes.

Elle s’est rendue accessible par l’imprimerie, par le catéchisme.

Elle a utilisé la communication. Un moyen de transport sans lequel la parole ne pouvait pas être transmise.

Il est vrai qu’avant toute chose, il y a fondamentalement une expérience personnelle.

Elle part d’une conscience et d’une existence tiraillées.

C’est du plus profond de son tourment intérieur qu’a surgit une lumière dans la nuit.

Le flash luthérien, le protestantisme naît d’une rencontre personnelle, intime, créatrice avec Dieu.

Favoriser la rencontre intime avec Dieu et utiliser les nouvelles formes et les nouveaux supports de communication, c’est notre ADN.

Luther au XVIe siècle a répondu à la question du salut. C’était la question de l’époque. Celle que prononçaient toutes les bouches, du paysan au roi, celle qui remplissait les prêches de l’Eglise catholique, celle qui occupait tous les arts.

Le flash Luthérien a agi comme une déflagration sur le salut.

Aujourd’hui, ce qui questionnera, plutôt, sera le sens de l’existence, de la finalité, des conditions d’un bonheur possible.

Et ce n’est plus l’église catholique qui y répond mais la croyance sociétale qui clame : pour avoir sa place aujourd’hui, pour avoir le sentiment d’avoir un sens, d’avoir du sens, il faut être à la hauteur.

Il ne s’agit plus de gagner son ciel par les mérites, il s’agit d’être à la hauteur pour gagner sa place dans la société.

Nous sommes dans une société centrée sur la performance, l’efficacité, la rentabilité, la compétition, la réussite. Ce n’est pas un mal en soi.

Sauf que lorsque l’on n’est pas ou plus à la hauteur, on est déclassé.

Le salarié, le conjoint doit toujours faire plus ou sinon s’en aller.

Cela entraîne « la fatigue d’être soi », et tout un tas de maladies psychiques et physiques.

Le flash de Martin Luther d’hier sur le salut s’applique aujourd’hui au sens de l’existence.

Nous dirons à nouveau à nos contemporains, que, pour le Dieu incarné par Jésus-Christ, nous ne sommes pas sauvés par nos mérites ; ou plutôt que notre existence n’obtient pas son sens grâce à nos réussites.

Une parole d’une autre puissance que la nôtre s’adresse à nous et affirme  : je suis avec toi chaque jour, il est bon que tu sois là et que tu existes, la confiance en la vie ne t’est pas donnée par tes mérites, par ta notation, par le nombre de contrats que tu as fait signer, par tes prestations, par la très belle famille que tu as pu construire, par l’image que les autres te renvoient, mais…. par le regard d’amour que Dieu pose sur toi.

Cette conviction-là, posée par l’église au centre de la société, vaut la peine qu’on se lève.

Elle agit ensuite sur tout, par ruissellement. Elle rend l’homme debout.

Une illustration : les réseaux sociaux trouvent chaque jour quelqu’un de nouveau qu’ils déclassent et donc qu’il faut haïr. Une parole autre a, alors, toute sa place.

Ceci dit, faut-il que ce soit notre église qui porte cette centralité de l’Evangile ?

Faut-il mouiller la chemise, dépenser énergie, salive, crayon, écran, rencontre ?

Y-a-t-il une patte luthérienne et réformée spécifique, originale, atypique dans le monde des églises ? Faut-il, finalement, vraiment s’y lancer ? Après tout, il y a d’autres églises.

Je mentionne trois raisons.

* Depuis Luther et Calvin, la Bible est pour nous, essentielle.

En même temps, nous affirmons que c’est aussi un langage humain inspiré à travers duquel les hommes et les femmes du passé ont exprimé leur foi. La Parole de Dieu ne s’identifie pas aux textes bibliques. Nous avons besoin de Saint-Esprit, d’interprétations, de prédications. Luther disait « on n’accède pas à Dieu dans sa nudité ».

Dans le contexte ecclésial d’aujourd’hui, cela vaut le coup de dépenser énergie, salive, crayon, écran, rencontre.

* Depuis Luther et Calvin, le monde est, pour nous, non pas un théâtre de désolation qu’il faut à longueur de sermons et de pages condamner et honnir -car « Dieu a tant aimé le monde », mais c’est un lieu d’engagement.

Dans le contexte ecclésial d’aujourd’hui, cela vaut le coup de dépenser énergie, salive, crayon, écran, rencontre.

* Depuis Luther et Calvin, les questions d’éthique ne sont pas à traiter comme un dogmatisme. La Réforme affirme qu’il n’y a pas, comme le dit le professeur Olivier Abel, « de sujets tabous » et qui ont, par avance, trouvé leur réponse avant que la question ne soit posée. Nous militons pour une éthique qui est une recherche commune du bien dans une situation donnée pour des personnes en souffrance ou en recherche. C’est miser sur la responsabilité de chacun et notre capacité d’inventer des réponses inédites.

Dans le contexte ecclésial d’aujourd’hui, cela vaut le coup de dépenser énergie, salive, crayon, écran, rencontre.

Ce sont de réelles spécificités. On pourrait y accoler, la totale liberté -assez unique- du prédicateur en chaire, l’égalité homme-femme vécue, le partage biblique sans tabou, la sobriété et le compromis comme valeur, l’exigence de formation, la table de communion ouverte…

Chers délégués synodaux, nous avons à porter l’Evangile. Nous le faisons avec une vision, une attitude, une voix atypiques, celles du protestantisme luthéro-réformé. Je crois que son originalité est constructive, créatrice pour nos contemporains et pour les églises chrétiennes et les religions.

Mais, nous avons réellement besoin de retrouver l’ADN initial, de changer le braquet pour nous adapter, de réfléchir sur d’autres formes de témoignages, d’autres formes d’églises.

Il ne s’agit pas de faire grand et fort, de tout changer, de faire des plans sur la comète, mais d’accepter d’analyser et remettre en cause nos bonnes vieilles habitudes.

Nous n’avons pas de réponses toutes prêtes que nous aurions dénichées ou décrétées dans un cabinet noir d’experts. C’est plutôt sur un chemin commun que nous construisons nos réponses.

J’ai le sentiment que, par exemple, nous utilisons peu la logique de projet. Alors que faire un projet, c’est avoir un futur lisible, c’est réaliser ses idées, c’est ramener à ce que l’on peut faire de manière mesurable.

J’ai le sentiment que nous utilisons peu la logique des personnes. Pourtant, nous célébrons une confiance reçue. Ainsi nous pourrions nous attacher à confier des responsabilités progressives à tout membre d’église, en l’accompagnant, en le remerciant.

En fait, le train est déjà parti, les services de l’Union, les réalisations locales se mettent en place, mais nous n’arrivons pas suffisamment à nous entraider.

Nous sommes appelés à traverser les peurs, à savoir nous réjouir et nous inspirer de ce qui est fait.

Chacun contribue à la construction.

Cela tombe bien, nous venons de passer une année vraiment nouvelle.

Les 500 ans de Luther nous ont permis de réaliser que nous sommes capables d’aller sur le seuil, d’avancer, de témoigner. Oui, nous en sommes donc capables.

Transformons l’essai car nous sommes dans le crunch.

Je vous remercie.